



## FRANÇAIS BAC TECHNOLOGIQUE 2024 METROPÔLE

### COMMENTAIRE DE TEXTE

#### Présentation du texte :

Extrait de roman, paru en 2012. Auteur : Mouawad. Titre : Anima

Le texte se présente à la première personne : c'est un oiseau qui raconte une histoire traumatique. Alors qu'elle débute une migration, elle va être prise dans un orage et séparée des autres oiseaux. Après avoir heurtée une voiture, des humains, vont la prendre en charge.

Nous nous demanderons en quoi ce récit surprenant d'une grue permet de mettre au jour un monde dangereux.

#### I. Un monde dangereux

**Argument 1 :** Le texte est construit sur plusieurs oppositions qui renforcent la dangerosité du monde dans lequel évolue l'oiseau car il va lui arriver plusieurs événements inattendus.

Début du texte marqué par une dimension positive et rassurante pour l'oiseau :





**Exemple 1 :** Expérience de l'oiseau en tête de la nuée qui est une présence rassurante. Elle va être suggérée à plusieurs moments du texte : « guidée par la plus âgée de notre nuée » (l. 1-2) ; « la plus prodigieuse et la plus âgée, qui a connu toutes les migrations, qui a niché au nord comme au sud ». On peut noter l'usage des superlatifs « la plus âgée » répété deux fois pour produire un effet d'insistance, puis « la plus prodigieuse » qui insiste sur la valeur de ce personnage et l'admiration que les autres grues lui portent. La grue de tête est expérimentée et a une bonne connaissance des flux migratoires (« tous les » / « nord comme au sud »...).

**Exemple 2 :** Beau temps présent au départ : « nous entraînait en direction du soleil »/ « aux confins des lumières ». Le vol des oiseaux paraît au départ paisible : « nous volions très haut dans le ciel ».

Mais très rapidement, les oiseaux vont être confrontés à une tout autre réalité. Le texte insiste sur la brutalité du changement qui s'instaure :

**Exemple 3 :** « tout à coup » ( l.3), « soudain, sans nous avertir » (l.12), « Sans attendre » (l.13).

**Exemple 4 :** Opposition temps dégagé / orage : « nous entraînait en direction du soleil vers un point déterminé de l'horizon d'où tout à coup est parti un vent mauvais ». La personnification du vent par l'adjectif « mauvais » suggère à lui seul ce retournement de situation.

**Argument 2 :** un monde marqué par une violence à laquelle l'oiseau ne peut échapper

**Exemple 1:** Champ lexical de la violence et de la brutalité : grand nombre d'occurrences dans le texte. Ex: en parlant des autres grues prises dans l'orage : "plusieurs se sont désarticulées dans le ciel noir, emportées, projetées, le cou en vrille, ballottées sans vie, cassées, défaites dans les gifles de la tempête"



(énumération avec gradation de tous les états dans lequel se trouvent les grues malmenées par l'orage et ce jusqu'à la mort. Personnification de l'orage avec le nom "gifles" qui accentue la violence. Cette dangerosité des éléments qui se déchaîne trouve son apogée quand les grues, perdant le contrôle car peu expérimentées "explosaient contre la terre".

**Exemple 2 :** la violence est accentuée par le fait que bientôt le personnage se trouve isolé : on peut noter qu'au départ l'accent est mis sur le groupe ("la nuée") avec notamment l'usage du pronom personnel "nous". La scission dans le groupe est visible dans la suite du texte, provoquée par la violence des événements météorologiques, par l'usage du "je" qui s'oppose au déterminant "leurs" par exemple : "je devinais la débâcle de mes compagnes", "rouvrir leurs ailes".

## II. Un récit surprenant

**Argument 1 :** Le récit original d'un oiseau : l'oiseau comme double de l'homme

Originalité réside dans cette prouesse à faire comprendre que le personnage est différent (oiseau) mais similaire à l'homme :

**Exemple 1 :** Des descriptions propres à l'animal qui est clairement identifiable : « nuée », « claquer du bec », « refermé ses ailes », « mes ailes repliées ». Le cri poussé par les oiseaux qui est cité dans le texte et qui rend compte de cette spécificité de l'animal « Ker-lou ! Ker-li-ou ! ». L'oiseau est également identifié précisément comme étant une grue, dans le titre et la fin du passage « Une grue ! » (l.27).

Cependant, des passages sont visibles dans le texte où l'auteur joue avec une relative indétermination oiseau / humain :

**Exemple 2 :** Au niveau physique : "déchirait nos joues" (l.11), « je me suis brisé les jambes » (l.23) : personnification qui crée un lien



entre l'animal et le lecteur par l'identification.

**Exemple 2 :** Au niveau émotionnel : l'oiseau rend compte de ses sentiments, de ses peurs... : « je tentais désespérément de garder mes ailes repliées » (dimension tragique du passage).

Par cette description, Mouawad invite sans aucun doute à un changement de point de vue de l'homme sur ce qui l'entoure et à envisager l'animal comme un autre lui-même, individu souffrant, parfois apeuré et dans tous les cas susceptibles d'éprouver des émotions. Dans le même temps, il nous invite aussi à découvrir notre monde avec un œil nouveau.

**Argument 2 :** La surprise du lecteur qui découvre son monde par l'œil d'un animal

**Exemple 1 :** Le texte met à distance le monde des hommes et le dote d'une inquiétante étrangeté. En effet, la réalité humaine, peu compréhensible pour l'oiseau, est décrite avec sa perception et oblige à observer notre monde avec un œil neuf.

**Exemple 2 :** C'est le cas à la fin du texte avec la description de la voiture : « J'ai heurté, sans le vouloir, un mur en mouvement sorti du brouillard ». L'expression « mur en mouvement » est ensuite redéfinie plus précisément dans la suite du texte : « j'ai frappé une paroi vitrée » (référence au pare-brise). Le nom « crissement » faisant référence aux bruits des pneus s'arrêtant sur le bitume, les « lumières aveuglantes » des phares ou encore la référence au « monstre métallique » permettent ensuite clairement d'identifier la voiture qui vient de percuter l'animal. Cette réalité, décrite du point de vue de celui-ci, permet d'en dégager la violence et d'accentuer la dimension pathétique, voire tragique de cette situation, où l'animal ne peut maîtriser ce qui lui arrive (métaphore du « monstre métallique » qui laisse percevoir l'horreur éprouvée par l'animal + tous les sens violemment mobilisés qui laissent voir l'inquiétude : « aveuglantes », « crissement »...).



## SUJET A : RABELAIS

### Proposition de contraction :

L'irruption de l'intelligence artificielle à l'école a fait l'effet d'une bombe, et cette révolution pose de nombreuses questions. La difficulté dans notre rapport à ces outils est qu'ils sont à la fois indispensables et proscrits. Outre-Atlantique, on trouve des solutions en remplaçant le travail fait à domicile par des travaux individuels ou collectifs faits à l'école.

Doit-on craindre ces changements ? Certains spécialistes y voient plutôt une perche à saisir pour penser notre conception de l'éducation : doit-elle nous apprendre des informations à répéter ou nous apprendre à penser et créer par nous-même ?

ChatGPT pourrait même faire progresser les élèves. Pour bien vivre ce tournant, on encourage le travail collectif et l'argumentation entre apprenants. L'IA est utilisée dans l'éducation depuis longtemps, et dans les années à venir, sa présence pourrait bien encore augmenter pour nous permettre d'emmagasiner de nouvelles connaissances à tout âge.

En définitive, l'IA pose des problèmes mais ouvre aussi des perspectives. Une solution consiste à éduquer ses utilisateurs dès leur plus jeune âge, car il s'agit moins d'un tournant informatique que d'un tournant humain qui nous pose ce dilemme : désormais, que faut-il apprendre ?

### ESSAI SUJET A :

**Étude du sujet** : Le sujet de l'essai s'appuie clairement sur le texte de la contraction, comme le signalent les guillemets dans la formulation de la question : dans l'expression « emmagasiner des connaissances », l'infinitif « emmagasiner » suggère l'idée d'accumulation, de stockage (voire de commerce) et fait référence par extension à la démarche qu'adopte l'intelligence artificielle elle-même pour se construire et progresser.

La question est intéressante en ce qu'elle permet de croiser le débat actuel sur la place de l'IA dans nos sociétés en général et à l'école en particulier, et les considérations rabelaisiennes sur



l'éducation, vieilles de plusieurs siècles mais toujours présentes et pertinentes. En définitive, le candidat est donc invité à discuter la place des connaissances, c'est-à-dire du savoir en tant qu'information disponible et utilisable, dans une « bonne éducation » dont il faudra interroger les contours.

La manière dont la question est posée appelle un plan dialectique, mais la restriction (« se passer de ») implique paradoxalement de dire « Non » dans la première partie qui constitue la thèse du sujet, pour la nuancer ensuite.

## **I. Bien sûr, une bonne éducation ne saurait se passer de connaissances...**

**Argument 1 :** Knowledge is power — Le savoir, c'est le pouvoir. Toute éducation digne de ce nom ne peut pas faire l'économie de connaissances :

**Exemple 1 :** Si Gargantua « pleure comme une vache » lorsqu'il est confronté à Eudémon dans le chapitre 15 de Gargantua, c'est parce qu'il n'a pas les connaissances élémentaires pour lui répondre. En effet, ses premiers précepteurs sophistes ne lui ont rien appris qui puisse lui servir en cette circonstance, il a régressé à un état proche de l'animalité. Sans connaissances sur la rhétorique, pas de victoire ! Gargantua prend ici conscience de son ignorance, et Grandgousier aussi : sans connaissances, son fils ne fera pas un bon roi.

**Exemple 2 :** Le principe d'universalité de la connaissance est au cœur de la philosophie des Lumières, et cela se voit dès le frontispice de L'Encyclopédie des Lumières : les figures allégoriques qui représentent toute l'étendue des domaines couverts par l'ouvrage y siègent, dominées par la Raison. Pour les Lumières, une bonne éducation est une éducation qui n'ignore aucun domaine de la connaissance, des domaines conceptuels jusqu'aux arts techniques.

**Argument 2 :** Bonne éducation, bonnes connaissances. Une



bonne éducation doit reposer sur les bonnes connaissances :

**Exemple 1 :** À la fin de son éducation avec Ponocrates, Gargantua a délaissé les connaissances inutiles apprises par les sophistes. La méthode a changé, mais les connaissances sont bien présentes : dans les chapitres 23 et 24 qui signent la fin de ce parcours humaniste, on sait que le géant a désormais emmagasiné de solides connaissances en histoire, en histoire naturelle, en musique, en poésie... En bon prince humaniste, il sait qu'il est assis sur les épaules d'autres géants, à savoir les sages antiques qui ont inspiré la pensée des humanistes en général et de Rabelais en particulier.

**Exemple 2 :** L'ironie de Voltaire dans Jeannot et Colin : si les parents du jeune Jeannot estiment, après consultation d'un auteur célèbre (mais ignorant), qu'il n'est pas bien utile que leur fils apprennent le latin, le véritable auteur (Voltaire) pense tout le contraire ! Pour lui aussi, une bonne éducation est justement une éducation qui repose sur des connaissances, notamment antiques.

**Exemple 3 :** L'IA nous permet de continuer à acquérir des connaissances tout au long de notre vie (cf. texte de la contraction I. 41-47)

## **II. Mais une bonne éducation ne peut pas se limiter à un stockage de connaissances**

**Argument 1 :** C'est une démarche au mieux inutile, au pire dangereuse. Emmagasiné, pour quoi faire ?

**Exemple 1 :** Gargantua et les sophistes : avec ses premiers précepteurs, le jeune géant apprend beaucoup de choses, mais aucune à même de l'éduquer vraiment. Est-ce que pouvoir réciter l'alphabet à l'envers au bout de cinq ans de travail (chapitre 14) peut être considéré comme une bonne éducation ? On peut en douter. Échec de l'éducation sophiste basée sur le par-cœur : cf. la joute verbale avec Eudémon.



**Exemple 2 :** Autre incarnation de cette bêtise de l'enseignement médiéval moqué par Rabelais : Janotus de Bragmardo et sa harangue (chapitre 19). Son discours, mélange d'arguments peu convaincants, d'expressions pédantes, de jargon juridico-philosophique en latin — et de toux — révèle la vacuité de ses vagues connaissances.

**Exemple 3 :** Dans *La Vague* de Todd Strasser, l'accumulation de connaissances se fait même dangereuse : elle transforme les élèves en bons petits soldats, certes capables d'« emmagasiner des connaissances et de les restituer » (texte de la contraction I. 27-28), notamment sur le thème de la Seconde guerre mondiale qui occupe leur cours d'histoire, mais proprement incapables de voir qu'ils sont en train de se transformer en parfaits nazillons.

**Argument 2 :** Mieux vaut apprendre à penser par soi-même, à créer, à être autonome. Savoir faire, savoir être, plus que savoir tout court.

**Exemple 1 :** Pour répondre à la question posée par l'essai et soulevée déjà par le texte de la contraction : priorité absolue à donner au « raisonnement critique, [à] la créativité » (I. 27-28). C'est d'ailleurs exactement ce que nous enseigne Rabelais dans *Gargantua*.

**Exemple 2 :** Le chapitre 24 est représentatif de cette démarche. Même lorsqu'ils prennent du bon temps à la campagne, les auteurs antiques ne sont jamais loin de *Gargantua* et de son maître Ponocrates. On retrouve même cette idée de « créativité » dans la pratique de la composition poétique d'épigrammes en latin et de leur traduction en français.

**Exemple 3 :** Ce que Rabelais nous enseigne surtout, c'est qu'il faut être autonome : ce n'est pas pour rien que la section sur l'éducation se clôt sur l'image de l'automate — mot d'ailleurs inventé par Rabelais — et sa glose, « c'est-à-dire des appareils se déplaçant d'eux-mêmes » (chapitre 24 toujours). En d'autres



termes, il ne faut pas se contenter de connaissances, mais exercer bien son esprit critique et apprendre à nous déplacer nous-mêmes : c'est en cela que consiste finalement une bonne éducation.

**Exemple 4 :** Conclusion rabelaisienne par excellence dans la lettre que Gargantua, devenu roi, adressera à son propre fils Pantagruel : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Pour notre sujet : Connaissances accumulées sans conscience n'est que ruine de l'âme.

## SUJET B : LA BRUYÈRE

### Proposition de contraction :

La politesse est un masque qui cache les pensées des individus. L'évolution du monde vers des sociétés plus policées n'est pas positive pour Rousseau, car elle empêche l'individu d'exprimer librement sa vraie nature. Comment l'expliquer ?

C'est le désir de plaire aux autres qui nous pousse à abandonner nos spécificités pour être intégré au lieu de rechercher une forme de justesse morale en nous-même. Par conséquent, la politesse nous condamne à abandonner ce qui nous caractérise au profit d'un collectif.

À une politesse hypocrite s'oppose donc, pour Rousseau, la recherche d'une réelle expression de soi et de découverte de valeurs individuelles par lesquelles tous les hommes pourraient ensuite s'accorder. Pourquoi alors valoriser une civilité de façade ? Il paraît difficile de préconiser l'effacement total de la politesse dans nos sociétés. L'individu n'a pas un accès constant à son intériorité et peut donc se tromper sur ce qu'il ressent. Par ailleurs, cette politesse assure une communication apaisée, mettant en sourdine des émotions virulentes source de discordes. L'expression de chaque individualité écarterait de manière définitive les individus et rendrait impossible la création d'un collectif.



La politesse est donc une sociabilisation obligatoire pour une vie en communauté. Loin d'être mensongère, elle est un gage de concorde entre les individus qui la compose.

## ESSAI SUJET B :

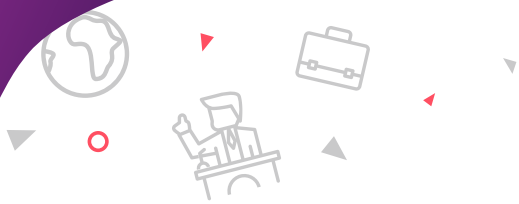
**Étude du sujet :** le sujet est en lien direct avec la contraction qui offre déjà un avis nuancé sur la question. La difficulté est donc de ne pas oublier de faire référence à La Bruyère et de ne pas répéter uniquement la contraction dans le sujet d'essai.

## Mots clefs du sujet :

Marques de sociabilité comme la politesse : « les marques de la sociabilité » renvoient à tout ce qui est acquis par l'individu pour être capable de vivre en société. En ce sens, on retrouve des oppositions habituelles chez Rousseau notamment d'état de nature et d'état de droit, c'est-à-dire ce qui est inné chez l'individu (sa nature profonde) et ce qui est acquis (appris dans la société dans laquelle il vit que cela soit positif ou négatif). En ce sens, on retrouve une autre opposition également présente dans le sujet : individu et collectif. En effet c'est comme si en étant confronté au collectif, l'individu était « marqué », c'est-à-dire « transformé » pour pouvoir s'intégrer. En ce sens, la marque de sociabilité peut être comprise à la fois comme positive : elle permet de s'intégrer, mais aussi comme négative, en ce sens qu'elle obligerait l'individu à prendre un pli qui n'est pas le sien (comme on marque une feuille) et donc en un sens renoncer à soi.

Le sujet en précisant « comme la politesse » oriente la réflexion mais ne le limite pas complètement. Avec La Bruyère, on peut penser à d'autres marques de sociabilité, comme la mondanité.

La fin de la citation : « empêchent de connaître les hommes tels qu'ils sont » suggère une dimension négative de cette sociabilité mais pose le candidat, par le verbe « connaître », dans une position similaire à celle de La Bruyère dans ses Caractères. A son tour, il est invité à réfléchir sur cette tension entre individuel et collectif, et à observer la nature humaine...



## I. Les marques de sociabilité empêchent de connaître les hommes tels qu'ils sont

**Argument 1 :** Les marques de la sociabilité effacent les spécificités de l'individu au profit d'un collectif. L'homme par les marques de la sociabilité efface ce qu'il est pour s'adapter à ce que la société aimerait qu'il soit. Cela empêche donc bien de le connaître.

**Exemple :** Article de Mélanie Semaine « Restons polis ! Mais pourquoi ? » : dans cet article, l'autrice explique la conception de la politesse par Rousseau. Pour lui, il est clair que les marques de sociabilité et plus particulièrement la politesse est un masque posé sur l'individu qui empêche d'accéder à ses pensées profondes. Dès lors, la communication entre les hommes serait réduite à un échange superficiel ou nul ne pourrait connaître les véritables intentions de chacun.

Pire encore, l'individu cherche à plaire aux autres pour être intégré et gomme ses spécificités pour ressembler aux autres et pouvoir ainsi prétendre à de meilleurs postes, accéder à des opportunités etc. Loin de révéler au monde ce qu'il est, il expose aux autres ce que ceux-ci attendent de lui (cf. dans le texte : « Nous nous comparons aux autres et adoptons nos comportements pour tirer notre épingle du jeu de la société ».)

On aurait pu mobiliser des portraits de personnages mondains chez La Bruyère.

**Argument 2 :** La société modèle l'individu et le marque. Le défigurant progressivement et l'empêchant d'être ce qu'il est.

**Exemple :** La Bruyère, livre XI des Caractères. Idée développée dans le fragment n°15 où l'auteur explique que l'éducation, celle des parents par exemple, peut transformer durablement l'individu. Ainsi, il écrit : « L'on est né quelque fois avec des mœurs faciles, de la complaisance et tout le désir de plaire ; mais par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est



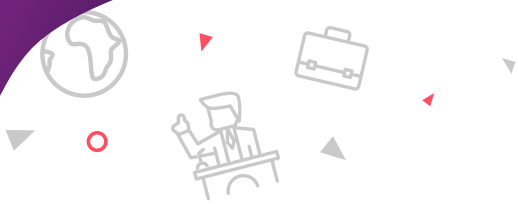
bientôt jeté hors de ses mesures et de son naturel ». La Bruyère dénonce ainsi certaines éducations qui marquent négativement l'individu en lui donnant un mauvais pli, voire en changeant durablement son caractère. Dès lors, il devient impossible de reconnaître et de voir ce qu'était initialement cette personne.

## **II. Les marques de la sociabilité ne sont pas seulement négatives. Elles sont constitutives de toute humanité. Et si elle ne permette pas forcément de comprendre l'homme, elles permettent de comprendre « les hommes ».**

**Argument 1 :** Les marques de sociabilité permettent de connaître les hommes dans le sens où une rencontre devient possible. L'homme n'est plus seulement tourné vers lui-même et ses propres désirs.

**Exemple :** Mélanie Semaine insiste bien sur cet aspect. L'homme qui renonce à tout code ressemble finalement à un sauvage et la rencontre avec l'autre ne peut qu'être source de conflit. Dans les Caractères, La Bruyère fait un constat similaire. Les individus les plus inadaptés et n'ayant pas acquis les codes de la sociabilité sont des personnages fâcheux qu'il n'hésite pas à critiquer dans ses fragments. On pourrait donner les exemples de Ménalque dans le fragment 7 qui s'introduit chez les gens et oublie finalement qu'il n'est pas chez lui ou encore Gnathon dans le fragment 121, personnage de glouton tellement pris par sa passion de la nourriture qu'il oublie ceux qui l'entourent : « Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point ». En ce sens, les règles de la sociabilité sont non seulement utiles mais nécessaires pour « connaître les hommes », c'est-à-dire pour être capable de voir l'autre et ne plus être tourné seulement vers soi.

**Argument 2 :** Les marques de la sociabilité sont une des marques importantes (même si parfois négatives) de l'humanité. Elles font que l'homme est homme.



**Exemple :** Les marques de la sociabilité permettent peut-être avant tout de connaître « les hommes tels qu'ils sont ». Dans *Les Caractères*, La Bruyère reprend de manière plaisante toutes les caractéristiques de l'être humain et tous les codes qu'il met en place pour appartenir à une société. Cette peinture qu'il nous offre semble être un élément universel qui rassemble tous les hommes. Peut-être que la leçon qu'il nous offre est finalement proche des enseignements de Rousseau : il faudrait abandonner les marques négatives de la sociabilité pour rechercher une forme de liberté individuelle. En observant les défauts de tous les hommes, et leur volonté d'être intégrés absolument à un collectif, il nous invite à revenir à nous même. Par le rire et la satire, il nous invite à connaître les hommes tels qu'ils sont, et à devenir tel que l'on est vraiment, en corrigeant nos défauts. C'est en tout cas ce qu'il explique dans sa préface.

## SUJET C : OLYMPE DE GOUGES

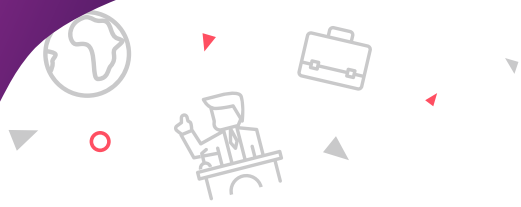
### Proposition de contraction :

Avec la Première guerre mondiale, une tranchée se creuse entre les journalistes : aux hommes le front, aux femmes l'arrière.

Cependant, les articles féminins sont au diapason de l'époque et assurent le relai du discours à la gloire des soldats. On trouve ainsi deux tendances principales chez les reportrices : celles qui se concentrent sur les soignantes, et celles qui érigent l'ouvrière en héroïne.

D'une part, le témoignage de soignantes permet d'asseoir le statut de la femme comme journaliste convaincante mais aussi comme partie prenante du combat que livre la nation.

Mais la part la plus importantes est tenue par les enquêtes faites loin de la ligne de front, en l'occurrence à l'usine. Si en apparence, ces papiers s'inscrivent dans la droite ligne de la propagande de guerre, en filigrane on voit aussi apparaître ce que l'on n'osait pas même penser : l'ouvrière peut se substituer à l'ouvrier. Émerge ainsi l'idée que la femme travaille mieux que l'homme, et qu'après le conflit des



nations viendra le conflit des genres.

Les reportages sur ces femmes à l'usine ou proches du front mêlent donc deux idées : porter le peuple à la victoire et préparer les changements de l'après. Traditionnels en surface, ces articles concentrent en vérité la lutte pour l'égalité des genres, et font en fin de compte avancer ce front.



**LA SUITE BIENTÔT DISPONIBLE**